

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo

Hommage à Monsieur Georges Rey-Bellet,
Président du Grand Conseil valaisan

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67b, p. 5-8

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Hommage à Monsieur Georges Rey-Bellet

Président du Grand Conseil valaisan

En la fête de Noël 1970, le Valais était endeuillé par la mort de Monsieur Georges Rey-Bellet, président du Grand Conseil.

Né en 1925, à Saint-Maurice, il fit ses études au Collège de l'Abbaye où il obtint sa maturité en 1944. Il fréquenta ensuite l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich pour acquérir son diplôme d'ingénieur dans la section du génie rural. En 1951, il compléta sa formation par le diplôme fédéral de géomètre du registre foncier, ce qui lui permit par la suite de reprendre le bureau de son père M. Oscar Rey-Bellet. La richesse de ses dons ne pouvait le laisser indifférent à la chose publique. C'est ainsi qu'il devint conseiller communal en 1952, puis, en 1965, député de district. Le 11 mai 1970, par une désignation quasi unanime de ses pairs, il est appelé à la présidence du Grand Conseil.

Le jour même, tout heureux de retrouver son enfant, premier magistrat du pays, sa ville natale le recevait avec autant de cordialité que de solennité. Et lui-même, dans un discours bien plus confidentiel qu'officiel, ne cacha pas son profond attachement à sa cité, à sa famille et à tous les siens, comme aux sources mêmes où il allait puiser ses énergies.

Tout naturellement, le Collège de l'Abbaye tenait à recevoir son ancien élève. Et le 2 octobre 1970, après un repas qu'il partagea en toute simplicité avec la communauté des Chanoines, étudiants et professeurs l'accueillaient à la Grande Salle. S'adressant alors à un auditoire qui lui tenait visiblement à cœur, il évoqua les problèmes de la jeunesse avec délicatesse et clairvoyance. Nous avons pensé répondre au désir de nos lecteurs en reproduisant ici ce discours.

Allocution de Monsieur Georges Rey-Bellet aux étudiants du Collège :

*Messieurs les Professeurs,
Mesdemoiselles et Messieurs,*

Ancien étudiant de ce collège, j'ai le plaisir réel d'être reçu aujourd'hui parmi vous. Je remercie chaleureusement ceux qui ont provoqué cette rencontre, qui l'ont organisée, et ceux qui l'ont si gentiment agrémentée.

Je désire avant tout profiter de cette occasion, exceptionnelle pour moi, pour vous expliquer brièvement ce que nous attendons de vous, ce que la société attend de vous. En effet, si, au cours de ces dernières années, la parole a été donnée à maintes reprises à la jeunesse ou, pour être plus franc, si fréquemment, et fort heureusement, la jeunesse s'est manifestée, par contre les adultes en position de responsables se sont souvent dérobés, si ce n'est parfois pour essayer de se défendre et parfois pour attaquer. Je pense, au contraire, que dans ce dialogue il faut éviter des deux côtés, aussi bien la flatterie et le laisser-aller que toute manifestation de force.

Vous êtes à l'âge où vous devez vous affirmer, où vous devez créer votre personnalité. Je sais, pour avoir eu votre âge, que la création de cette personnalité et l'acquisition de l'indépendance ne sont pas choses faciles. La tentation est grande et parfois justifiée de se révolter contre l'ordre établi. Mais si vous vous examinez vous-mêmes en toute sincérité, vous reconnaîtrez avec moi que la principale entrave et le principal obstacle dont vous devez vous libérer, c'est de vous-mêmes. Cette tâche n'est pas aisée et dans cette quête d'une individualité propre, nous courons, à mon avis, le danger d'emprunter des voies qui, pour paraître plus faciles au premier abord, n'en conduisent pas moins à des impasses.

Le premier de ces chemins, indiscutablement attrayant, est celui du nihilisme. J'entends par là le refus pur et simple de toutes les contraintes de la vie sociale, la mise en évidence des imperfections réelles de notre système, mais sans proposer le moindre remède ou la moindre amélioration. C'est la position confortable du critique qui ne s'engage pas, la recherche utopique d'objectifs apparemment nobles, comme le pacifisme ou l'amour universel, mais sans proposition de moyens concrets propres à les atteindre. Cette recherche, qui ignore systématiquement et aveuglément tous les obstacles, ne trouve souvent d'autre issue que dans les paradis artificiels.

Si cette déviation ne s'est guère manifestée chez nous, il en est une autre, tout aussi vaine et beaucoup plus répandue et beaucoup plus méconnue, qui se situe à l'extrême opposé de la première et dont nous devons à tout prix nous libérer : celle d'un conformisme à outrance.

Vous devez, volens nolens, vous adapter à la société, mais il ne faut pas que cette adaptation soit trop parfaite. Il serait naturellement plus confortable et plus agréable pour nous, qui sommes les responsables, ou en tout cas les représentants de la situation actuelle, de vous voir l'accepter sans autre ou même avec enthousiasme. Mais il faut honnêtement reconnaître, que ce conformisme aveugle nous a conduits dans le passé à un traditionalisme politique et à un conservatisme néfastes, qui n'ont pas toujours facilité l'adaptation de notre société au monde moderne et à ses exigences en constante évolution.

Et puisque nous sommes ici, Dieu merci, dans une maison religieuse, qu'il me soit permis de faire une petite digression dans le domaine de la religion. Sur ce plan également, un traditionalisme à outrance peut avoir un effet paralysant et empêcher l'individu, dans sa démarche personnelle et essentielle vers son Créateur, de prendre pleinement conscience de sa propre responsabilité.

En résumé, une adaptation trop passive peut conduire aussi bien à l'obscurantisme religieux qu'à l'immobilisme politique.

Mesdemoiselles et Messieurs, la voie sur laquelle j'aimerais vous voir vous engager n'est pas un compromis entre les deux précédentes. Elle est fondamentalement différente. Aussi paradoxale que puisse paraître cette invitation dans ma bouche, c'est la voie de la révolution que je vous propose. J'appelle révolution, non pas ces événements bruyants et violents qui souvent ne produisent rien, mais un changement réel, efficace et durable. La révolution, c'est la non-acceptation d'une situation, le courage de voir en face ses lacunes, ses difficultés et ses défaillances, non pas pour rejeter globalement et sans appel cette situation, mais avec l'intention ferme d'y apporter les correctifs que votre intelligence et la fougue de votre jeunesse peuvent vous inspirer. La jeunesse est l'âge de la révolution. Cette révolution ne doit pas être tuée, ni même masquée, soit par une fuite dans la contestation ou la drogue, soit par cette autre fuite qui consisterait à prendre prématurément le chemin facile d'enfants trop sages et trop dociles. Je ne crois pas à la vertu magique de la sagesse des vieillards. C'est vous qui êtes le moteur de notre société et c'est ce moteur que vous devez apprendre à manier et à diriger.

Voilà, Mesdemoiselles et Messieurs, ce que nous attendons de vous. Et vous constaterez bien vite que cette révolution, dans laquelle je vous invite à vous engager, peut très bien s'opérer sans démolir nos institutions, ni renier nos traditions, ne serait-ce que celle qui m'autorise, en souvenir de cette visite, officielle mais combien amicale, à vous octroyer une journée de congé.

Des congés, M. Rey-Bellet ne pouvait guère s'en accorder à lui-même, car, sans négliger son activité professionnelle, ni sacrifier son intimité familiale, il était absorbé par ses multiples tâches présidentielles. Et c'est au moment même où les fêtes de fin d'année lui offraient un peu de répit au sein de sa famille que la mort vint le saisir. Ce départ brutal bouleversa le pays, et ce pays montra en quelle estime il tenait son premier magistrat en lui témoignant une dernière fois son attachement par une présence grave et recueillie à ses obsèques.

Présidées par Mgr Adam, Evêque de Sion, elles eurent lieu à la Basilique de Saint-Maurice le lundi 28 décembre 1970. Tandis que dans son homélie, Mgr Salina, Abbé de St-Maurice, apportait à la famille et à toute l'assistance le message de l'espérance chrétienne, M. Rémy Theytaz, vice-président du Grand Conseil, et M. Ernest von Roten, président du Conseil d'Etat adressaient en fin de cérémonie un dernier adieu à celui qui avec eux partagea étroitement les plus hautes responsabilités du canton.

Par une exigence stricte envers lui-même, et grâce à un constant mûrissement de sa personnalité, il avait réussi à joindre en lui les qualités les plus diverses : une autorité efficace et une grande amabilité, un sens profond de la vie publique et une sollicitude attentive à chacun en particulier. Une telle mort laisse une douloureuse meurtrissure au cœur des siens, et creuse un grand vide au cœur du Valais tout entier. Comme on l'a si justement dit : « Lorsqu'un généreux s'en va, il manque à tout le monde. »